

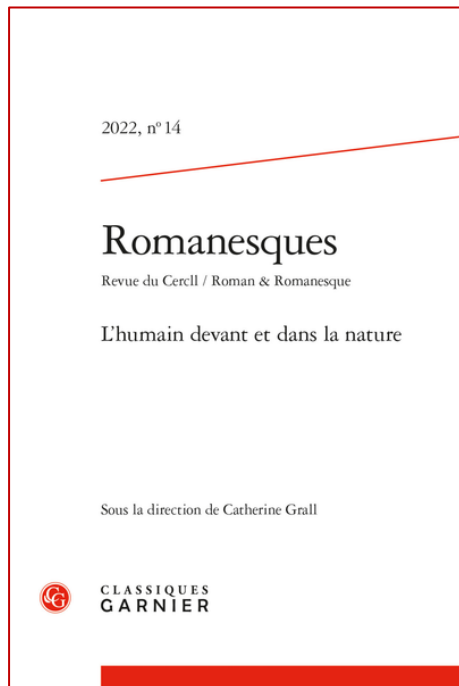
Perspectives romanesques sur les liens entre l'humain et la nature*

Dominique NINANNE

Universidad de Oviedo

dominiq@uniovi.es

<https://orcid.org/0000-0002-4812-4470>



Le dossier qu'a coordonné Catherine Grall, responsable de l'axe transversal « Littératures et cultures du vivant », au sein de l'axe de spécialité « Roman & Romanesque » du laboratoire Centre d'Études des relations et Contacts Linguistiques et Littéraires (Université de Picardie – Jules Verne), nous invite à redécouvrir les liens entre l'humain et la nature, d'abord à travers onze analyses de textes issus d'un corpus essentiellement français, mais aussi francophone, anglo-saxon, germanique, hispanique et tchèque, allant des Lumières à l'extrême contemporain, ensuite à travers deux entretiens. Le sommaire fait apparaître trois orientations principales : les trois premiers articles offrent une perspective plutôt théorique, les quatre articles suivants sont des études monographiques consacrées aux écritures de l'humain *dans* la nature et les

quatre derniers se penchent sur des productions concernant l'homme *en relation avec* la nature. La distinction *devant / dans / avec* la nature apparaît cependant souvent comme dissoute dans la plupart des articles.

D'emblée, une posture thématique non spécialisée et hétérogène est assumée puisque la directrice adjointe de la revue qui signe l'avant-propos du numéro, Aurélie

* Compte-rendu du dossier dirigé par Catherine Grall, *L'humain devant et dans la nature (Romanesques. Revue du Cercll / Roman & Romanesque, 14, Paris, Classiques Garnier, 2022, 334 p., ISBN : 978-2-406-13320-9)*.

Adler, définit sans prétention le collectif comme une poursuite de « la réflexion très contemporaine sur “l’humain devant et dans la nature” » (p. 11). Le croisement d’époques et de corpus, auquel s’ajoute la multitude des angles d’approche (philosophique, sémiotique, épistémocritique, géopoétique, écopoétique, écocritique, zoopoétique, etc.) adoptés par les chercheurs, qui proviennent d’ailleurs d’horizons divers, au-delà du Cercll, fait la richesse de cet ensemble, souligne avec justesse Aurélie Adler. Ce parti pris de pluralité fait écho à d’autres publications récentes sur les écritures de la nature¹.

Notons que comme il est de coutume dans cette revue, le dossier est précédé de deux articles d’« Approches du romanesque ». Carlo Arcuri (Cercll) analyse l’essai *Le Narrateur* de Walter Benjamin, le met en résonance avec *La Théorie du roman* de Georges Lukács et des mécanismes de la psychanalyse. Christophe Reffait (Cercll), quant à lui, interroge le rapport entre Jules Verne et l’(anti-)romanesque policier à travers une étude détaillée de *Beau Danube jaune*, remanié par Michel Verne.

1. Retours sur le grand partage et prolongements contemporains

Un des mérites du dossier est certainement le souci de plusieurs contributeurs de faire dialoguer des pensées d’époques différentes et de montrer en quoi les critiques de notre modernité désenchantée et les propositions contemporaines des écritures de la nature, qui visent à resensibiliser l’humain par rapport à cette dernière, renouent avec les conceptions vitaliste et holiste de la nature des XVII^e, XVIII^e siècles et du début du XIX^e, surgies à l’encontre de la fracture naturaliste. L’article de Jean-Luc Guichet (Cercll), placé en tête de dossier, met en évidence les notions d’immanence et de transcendance qui informent l’ambivalence de l’idée de nature au XVIII^e siècle et en fait le prisme d’une relecture, éclairante, de Diderot et Rousseau. La nature que ceux-ci contemplent et expérimentent se réenchante ; pour le premier, autonomisée du divin, elle est « séjour essentiel du moi moderne » (p.72), alors que pour le deuxième, qui ressent puissamment un accord avec elle, elle est d’une certaine façon divine dans la mesure où elle est miroir de la nature originaire de l’homme, elle-même reflet d’une transcendance. La question de la transcendance apparaît aussi au terme de la réflexion d’Amélie Goutaudier (Cercll) qui aborde le sentiment océanique à travers l’expérience du désert chez Antoine de Saint-Exupéry : dans la matérialité du désert qu’il éprouve, l’homme se sent appartenir au cosmos et à l’intuition du divin.

L’homme issu des Lumières prend son indépendance, par rapport à la nature ou au divin, et la dénaturation, montre Yvon Le Scanff (Université Sorbonne Nouvelle), devient sa seconde nature. Yvon Le Scanff explique comment Rousseau et Senancour conçoivent chacun cette dénaturation comme perfectibilité finissant par altérer la nature et l’intérêt de son développement tient en la subtile articulation qu’il

¹ Comme par exemple, Aude Jeannerod, Pierre Schoentjes et Olivier Sécardin (dir.), « Littératures francophones & écologie : regards croisés » (*Relief*, 1/16, 2022).

remarque entre les deux penseurs. Si pour Rousseau, « la conscience de la dénaturation peut racheter la dénaturation » (p.134), aux yeux de Senancour, qui est à la recherche d'un « rapport de convenance entre nature et culture » (p. 134), la clé n'est pas dans le retour rousseauiste à l'innocence, mais dans « une rétrogradation existentielle » (p.135) Critique vis-à-vis de la modernité, la rétrogradation que se donne pour tâche Senancour est « une forme de révolution du point de vue. Il s'agit de penser la nature comme entité désirante [...] et non plus comme une force de production » (p. 138), ce que Le Scanff met en relation avec l'appel à la décroissance de notre époque.

L'étude de Laurence Dahan-Gaida (Université de Franche-Comté), qui se place dans une optique épistémocritique, établit aussi des passerelles entre la *Naturphilosophie* et des écritures de l'anthropocène. C'est ainsi que la vision holiste d'Alexander von Humboldt, et en particulier son appréhension du paysage (« il a élaboré une poésie descriptive qui double la description esthétique d'une science moderne de la terre », p. 90), est rapprochée de la poésie de l'Autrichien Peter Waterhouse, qui saisit l'espace dégradé, dénaturé, dans un « devenir-fleur », car « le poète doit apprendre à percevoir ce qui continue à vivre et à se transformer derrière l'apparente destruction des choses » (p.92). Tout aussi intéressant est le lien qu'elle fait entre l'homme dénaturé et le posthumain des fictions contemporaines, lesquelles soulèvent une continuité entre l'humain et la technique et « nous invitent, non pas à abandonner le concept de nature, mais à le redéfinir au-delà des dualités instaurées par “le grand partage” » (p. 98).

Katia Hayek (Université Masaryk), pour sa part, se penche sur deux romans du XXI^e siècle, l'un tchèque, *Hastrman* de Milos Urbain, l'autre français, *Les Furtifs* d'Alain Damasio. Le réenchantement de la nature ainsi que la relation entre humains et non-humains développés dans leurs textes s'inscrivent dans des modalités d'écriture (notamment la figure monstrueuse, qui refuse la coupure entre l'homme et la nature et porte en elle l'harmonie du monde) dont Katia Hayek démontre les affinités avec le roman romantique de la postérité gothique et la *Naturphilosophie*.

2. Du romanesque pour raconter la sensibilité au vivant

Le défi lancé au romanesque, soutient Catherine Grall, est sa capacité à approcher le vivant dans sa singularité. Elle dégage tout d'abord les griefs que Jean-Christophe Cavallin² a formulés à l'égard du roman réaliste, centré sur les rapports entre humains, dans l'expression de la nature, et « l'importance du vécu, de l'expérience, qu'il s'agit de savoir transmettre par le biais d'un imaginaire non mensonger » (p. 105) que l'essayiste appelle de ses vœux. Dans la seconde partie de son article, elle esquisse un panorama, extrêmement varié et accordant une large place aux littératures non-européennes, de textes romanesques contemporains en prise avec un imaginaire mettant en relation nature et humains. L'œuvre d'Antoine Volodine, que Catherine Grall évoque dans son article par le biais de la présence des listes de végétaux qui rompent la structure

² Jean-Christophe Cavallin, *Valet noir : vers une écologie du récit* (Paris, Corti, coll. « Biophilia », 2021).

romanesque tout en faisant se déployer une nature survivante, se révèle pleinement comme défi au romanesque dans le bel entretien de la fin du volume. Volodine, interrogé par Catherine Grall, revient sur les sources du post-exotisme et certaines dimensions de son œuvre qui sont en résonance avec une problématique environnementale, telles que les araignées humanistes, l'hybridation humaine/animale et l'importance des personnages féminins – *guerilleras*, chamans et vieilles immortelles. Notons au passage que les animaux sont peu représentés dans ce volume, si ce n'est essentiellement dans cet entretien et l'article de Juliette Sauvage (Cerll) portant sur la question des nuisibles dans des romans français de la Grande Guerre, qui ébranlent l'exception humaine en représentant les rats dans leur conscience réflexive.

Le réalisme magique dont Catherine Grall souligne le bouleversement qu'il a supposé pour le genre romanesque dans l'expression du vivant est au cœur de l'étude de Sara Buekens (University of Idaho/Baef) qui s'intéresse à l'écopolar africain actuel, en particulier à *Oil on Water* du Nigérien Helon Habila et *Petroleum* de la Gabonaise Bessora. Elle met en lumière les transgressions qu'opère le réalisme magique par rapport au roman policier traditionnel et la pertinence du récit magico-réaliste pour faire percevoir au lecteur la *slow violence* de la pollution et le « plonger [...] dans un monde où les connaissances scientifiques ne suffisent plus pour comprendre les soucis écologiques » (p. 235).

Jean-Christophe Cavallin, rappelle Catherine Grall, accorde une place de choix aux mythes et aux contes dont l'imaginaire est à même de faire éprouver la nature dans ce qu'elle a de mystérieux et, partant, de permettre à l'homme de vivre avec la menace qu'elle recèle. L'étude de Gaëtan Cognard (Université de Bourgogne – Franche-Comté) fait écho à cette revalorisation du mythe dans sa violence. Il se plonge ainsi dans la représentation de la figure des *travellers*, dont les sorcières, dans des productions picturales et littéraires (Walter Scott) de Grande-Bretagne et d'Irlande.

Gyöngyi Pal (Kaposvár University) montre comment la difficulté de représenter la matérialité du monde peut être exposée à travers la photographie. Le creux, à la fois l'absence de personnages et leur présence dans des objets, des traces de gestes, qu'elle relève dans les photos de *Nuisibles*, *Sanzaki*, *Tumulus* et *Archéologie des feux* de Jean-Loup Trassard, permettent en fait au lecteur d'investir son imagination. Même plus, ces photos d'outils et de paysages ruraux voués à la disparition agissent sur l'effet de lecture, alimentant « le sens sensible de l'écriture » (p. 173).

3. L'éthique et l'esthétique de la littérature de l'écologie à l'examen

L'article d'Isabelle Hautbout (Cerll) et l'entretien de Pierre Schoentjes (Université de Gand) proposent une réflexion critique stimulante sur les instances institutionnelles que sont le Prix du Roman de l'Écologie et les recherches universitaires d'éco-poétique. Pierre Schoentjes, dont l'essai *Ce qui a lieu*³ a marqué les bases de

³ Pierre Schoentjes, *Ce qui a lieu. Essai d'éco-poétique* (Marseille, Éditions Wildproject, 2015).

l'écopoétique, est d'ailleurs membre du jury de ce prix qui récompense annuellement un roman, écrit en langue française, d'écologie, c'est-à-dire, un roman qui « nous donne à voir la condition humaine et son enchevêtrement avec le monde qui l'entoure sous un jour nouveau, avec d'autres horizons » (Manifeste du Prix du Roman de l'Écologie⁴). Isabelle Hautbout examine les rouages de ce récent prix littéraire et pointe le refus de l'engagement de son positionnement. Outre la réflexion écologique des six romans sélectionnés pour l'édition 2022, ce qui est particulièrement pertinent dans son article est l'analyse des mécanismes romanesques dans lesquels s'inscrit la pensée écologique de ces textes – la prédilection pour des récits ancrés dans le présent, la question du lieu, entre l'ici et l'ailleurs, le personnel romanesque humain faisant une large place au collectif et aux animaux. À la question de savoir s'il s'agit « des nouveaux récits dont on a besoin », force est de constater avec Isabelle Hautbout que cette sélection « offre des représentations conscientes de notre situation plus que des fictions pour la changer » (p. 215).

Pierre Schoentjes, invité par Catherine Grall à évaluer le champ littéraire écopoétique récent, remarque entre autres le prodigieux foisonnement de textes allant dans ce sens, la conscience écologique qui les habite, la voie militante et dénonciatrice de la pollution que nombre d'entre eux prennent, l'enjeu descriptif de la nature qui permet une sensibilisation du rapport de l'humain à celle-ci, le retour de la ruralité dans les productions françaises. La question de l'autonomisation du littéraire de toute obligation d'engagement est au cœur aussi de son propos. L'enjeu du littéraire, en effet, se trouve au niveau de la forme et la puissance de la littérature n'est jamais directe : « elle réside en ce qu'elle peut faire levier sur l'imaginaire et donner forme à un autre rapport avec la nature, qui nous rend plus conscients de nos responsabilités au-delà de l'humain » (p. 298).

En définitive, ce riche collectif permettra sans aucun doute de nourrir les travaux des chercheurs sur les liens entre l'humain et la nature, et cela bien au-delà du romanesque.

⁴ <https://prixduromandecologie.fr/manifeste/>